

## L'amour à la Racine

*Pierre Assouline*

**Une amoureuse délaissée se projette dans la Bérénice de Racine. Le tourment intime débouche sur une enquête littéraire : d'où le dramaturge emperruqué et janséniste tirait-il cette capacité à se faire femme ?**

Avec Titus n'aimait pas Bérénice, Nathalie Azoulay annonce le programme dès le titre, quoique de manière elliptique. Une histoire personnelle s'y noue à une histoire de théâtre. Mais une seule pièce et un seul auteur sont privilégiés. Bérénice et Racine. Comment lui a-t-il pu écrire ça ? Entendez : un homme comme lui, avec tout ce que l'on sait du courtisan et du janséniste, écartelé entre l'immensité de Versailles et le vallon de Port-Royal, une pièce comme celle-ci ? Dans sa Vie de Titus, Suétone remarquait : « Titus reginam Berenicen [...] statim ab Urbe dimisit invitum invitam » (« Aussitôt, Titus éloigna la reine Bérénice de Rome malgré lui et malgré elle »). Que de mystère et que d'énigme dans ce « malgré lui » et ce « malgré elle » ! Depuis, on en dispute à l'infini. Titus, empereur de Rome, aime-t-il vraiment Bérénice, reine de Palestine (ainsi que Racine, à la suite de l'empereur Hadrien, nomma la princesse de Judée) ? Si c'est le cas, pourquoi la quitte-t-il ? A-t-il le choix ? Si Titus la quitte, c'est qu'il ne l'aime pas comme elle l'aime.

C'est un roman de la souffrance amoureuse, d'une auteur qui a certainement lu et apprécié les livres de Pascal Quignard. L'esprit y est, sinon la lettre. Titus n'aimait pas Bérénice n'en est pas

moins d'une belle et plaisante originalité. Non pas une nouvelle biographie de Racine, ce qui serait présomptueux après celles de François Mauriac, Georges Forestier, Alain Viala. Ni même un portrait, ce qui serait risqué après le Racine en majesté de Jean-Michel Delacomptée. Encore moins une exploration de la querelle Barthes/Picard ! Plutôt une intense célébration de la beauté, de la féminité, de l'actualité, du style racinien à partir d'un point de vue inédit et rafraîchissant. À peine pédagogique mais pas trop. Sans dédaigner le sens de la formule (« Racine, c'est le supermarché du chagrin d'amour »), mais juste assez. Avec un sacré goût du risque car il y en aura toujours pour juger que ce qu'elle écrit là ne souffre pas la comparaison avec ce qu'elle cite là.

Et si Nathalie Azoulay avait donné encore davantage de place à l'autre histoire de Titus et Bérénice, la plus contemporaine, si elle avait encore plus noué Port-Royal et le téléphone dans une même phrase, l'annonce de la mort de Titus et les nécrologies dans le journal, on ne le lui aurait pas reproché car cette Bérénice d'aujourd'hui, quittée par son Titus d'aujourd'hui revenu vers sa femme légitime, a le désarroi contagieux lorsqu'elle essaie de comprendre sa propre tragédie sentimentale et affec-

tive en interrogeant la tragédie de Racine. Plus que jamais, le chef-d'oeuvre en art, c'est ce qui nous explique ce qui nous arrive mieux que nous ne saurions le faire. Les vingt lignes finales sur la suppression de l'abbaye de Port-Royal, l'exhumation des cadavres et l'assassinat des trois mille morts du cimetière, lorsque leurs restes sont balancés dans la fosse commune, sont magnifiques. Et l'excipit, inoubliable : « On dit qu'il faut un an pour se remettre d'un chagrin d'amour. On dit aussi des tas d'autres choses dont la banalité finit par émousser la vérité. »

En filigrane de la passion amoureuse, au coeur du laboratoire d'écriture de Racine où le dramaturge fait quelque chose à partir de rien, ce roman se lit aussi comme celui d'une passion de la langue, de l'alexandrin, de la grammaire. De la diérèse élevée au rang de l'un des beaux-arts. On en ressort convaincu, si ce n'était déjà le cas, que Racine, c'est la France, et qu'aimer Racine, ici mis en abîme dans l'une de ses douze pièces, c'est aimer la France : « Quand elle cite Racine, elle est soudain une amoureuse de France... » Un homme a-t-il jamais écrit d'un point de vue féminin des vers plus poignants que ceux de Racine sur l'amour des femmes ? Pour toute explication, on dira qu'il l'a fait malgré lui et malgré elles.

**Note(s) :**

Titus n'aimait pas Bérénice, NATHALIE AZOULAI, éd. P.O.L, 312 p., 17,90 euros Normalienne et agrégée de lettres modernes, Nathalie Azoulai publie son premier livre en 2002 : *Mère agitée* (Le Seuil) évoque, par fragments, les sidérations et les joies des premières années de la maternité. Elle enchaînera ensuite avec, entre autres, les romans

Les Manifestations (Le Seuil, 2005), *Une ardeur insensée* (Flammarion, 2009), mais aussi un livre consacré à la série *Mad Men*, sous-titré *Un art de vivre* (La Martinière, 2011). Elle collabore à des scénarios pour le cinéma et la télévision.